seconder son compagnon, qui s'efforçait de traîner l'antilope sur un terrain plus solide.

Ce *waater-bok* était un bel animal, plus grand qu'un cerf, brun marqué de gris, avec des taches blanches autour des yeux, sur le muffle et à la gorge. Ses cornes, d'un vert grisâtre, avaient la forme d'un S allongé et mesuraient près d'un mètre.

Après avoir dépouillé l'animal, ils s'approchèrent des chariots, Mme. Bartelle envoya Bertrand leur offrir de sa part une hospitalité que tous les voyageurs exercent les uns envers les autres.

Les chasseurs étaient deux officiers du 27e, absents depuis un mois de leur garnison pour une expédition de chasse. Ils acceptèrent avec empressement le repas qu'on leur offrait. Ils furent tout étonnés de se trouver en face d'une jeune et jolie femme, qui leur fit gracieusement les honneurs du diner qu'on s'était hâté de préparer.

Comme Juliette avait connu à Colesberg les amis du capitaine Morton et du lieutenant Mac-Bray, les deux officiers n'étaient pas tout à fait des étrangers pour elle. Ils lui racontèrent qu'ils venaient de faire une longue excursion à la poursuite du gibier. De son côté, elle leur apprit son projet et leur demanda conseil sur la route à suivre.

—Votre chemin est de gagner Kuruman, la station des missionnaires, répondit M. Morton, mais vous n'êtes pas sur la route. Il faut que votre guide se soit trompé.

—C'est ce qu'il m'a dit tout à l'heure.

—Il y a au moins trois jours qu'il a quitté la route. Si vous voulez bien le faire venir, je vais lui indiquer ce qu'il faut faire pour reprendre la bonne voie.

On envoya chercher le guide, qu'on eut beaucoup de peine à trouver. En dépit de la loi de Mahomet, il s'était grisé et était tombé la tête la première sur un de ces buissons, de ces mimosas que les colons appellent « attends un peu. » Ce fut du moins ce qu'il raconta quand il arriva, l'air abruti et la figure couverte, en guise de compresses, de plaques de terre jaune mélangée d'huile.

Ces deux messieurs auraient voulu voir M. Morany ; mais comme ils tenaient à regagner avant la nuit leur chariot, qu'ils avaient laissé à cinq milles de là, ils durent prendre congé de Mme. Bartelle.

M. Mac-Bray écrivit une lettre de recommandation très pressante en faveur de Mme Bartelle à M. M.... le directeur de la station des missionnaires de Kuruman.

Remplis d'admiration pour le courage et la fermeté de cette gracieuse jeune femme, les deux Anglais serrèrent la main de Juliette avec une émotion profonde. Le guide, qui cherchait toujours à éviter leurs regards, leur inspirait une méfiance instinctive, et ils partaient avec de vives inquiétudes sur le compte de cette pauvre femme et de ses enfants. Ils redoutaient surtout pour elle la traversée d'une partie du désert aride et brûlant que, par suite de l'erreur du guide, il lui faudrait maintenant parcourir pour regagner la route de Kuruman.

—En vérité, dit le capitaine à son compagnon, au bout de quelques minutes de route, j'ai peur pour cette pauvre petite femme. Si mon congé n'était pas sur le point d'expirer, je retournerais lui offrir de l'escorter jusqu'à Kuruman.

—J'y ai bien pensé, reprit le lieutenant, mais nous n'avons plus que cinq jours devant nous, et c'est à peine suffisant pour rejoindre à temps le régiment.

—C'est vrai, murmura le capitaine ; il se fait tard, pressons le pas.

Ils serrèrent les jambes, et leurs chevaux partirent au galop.

Une heure tout au plus après que ces officiers eurent quitté le campement, Morany rejoignit les chariots. Il était probablement resté caché dans les environs pour attendre le départ de ces messieurs.

Mme Bartelle lui raconta la visite qu'elle avait reçue, et les conseils qu'on lui avait donnés, sur l'itinéraire à suivre désormais.

Il fut convenu qu'on suivrait cet itinéraire. Le lendemain on partit comme d'habitude avant le lever du soleil. Vers dix heures, Juliette qui était restée jusque là dans le chariot, eut envie de monter à cheval. Il lui semblait que la route suivie par le guide n'était pas celle qu'avaient indiquée les officiers anglais. Ben-Mossul et Morany l'assurèrent qu'elle se trompait. Elle n'osa insister davantage, mais elle ne fut pas convaincue.

Aussi resta-t-elle à cheval presque toute la journée, afin de surveiller le guide, qui lui devenait de plus en plus suspect.

Au bout de trois jours l'eau vint à manquer. On avait négligé de remplir les outres à la rivière et l'on ne trouvait plus ni sources ni ruisseaux. Morany proposa d'envoyer les bestiaux se désaltérer à une fontaine qui se trouvait à deux milles de là, mais en dehors de la direction que devaient suivre les chariots le lendemain. Il fallut bien se résigner à ce parti.

Le soir, au moment où le jour commençait à baisser, on s'aperçut que les deux chevaux de Mme Bartelle avaient brisé leurs entraves et s'étaient sauvés dans les bois. Ben-Mossul et Bertrand partirent à leur recherche. Comme ils ne revenaient pas, M. Morany envoya pour les seconder les cinq Hottentots qui restaient encore à la garde du camp.

Quoiqu'elle ne se rendit pas compte de toutes ces absences, Juliette fut inquiète. Après avoir couché ses enfants, qu'elle laissa sous la garde de Toinette, elle descendit de son chariot et vint voir pourquoi on n'allumait pas comme d'habitude le brasier de nuit. Elle trouva Morany et les deux domestiques indous en train de préparer le bois.

—Où sont donc *Kipohé*, *Namolo* et *Bouhabé ?* demanda la jeune femme en désignant les serviteurs hottentots qu'elle croyait encore auprès d'elle.

—Je les ai envoyés à l'aide de Bertrand et de Ben-Mossul, répondit M. Morany, dont la voix et le regard décélaient une émotion insolite.

—Il ne reste donc personne au camp ? dit la jeune femme, qui se sentit le cœur serré.

—Il reste Abdul et Bhyrrub.

—Je ne les vois plus.

Sur un signe de leur maître, les deux indous venaient, en effet, de se retirer après avoir allumé le feu,

—Eh bien ! reprit Morany, ne suis-je pas là ? Auriez-vous donc peur auprès de moi, de moi qui veille sur vous jour et nuit, qui ne songe qu'à vous, et qui donnerais ma vie pour sauver la vôtre ?

En ce moment, il était assis à côté de Juliette, à l'abri de son wagon et en dehors de la lumière projetée par le feu. Mme Bartelle voulut se lever, mais il la retint vivement par le bras.

—Ne vous éloignez pas encore, lui dit-il en cherchant à garder dans les siennes la main de la jeune femme. Aujour-d'hui nous sommes seuls, et il faut que je vous dise...

Juliette se leva pâle et frémissante, Elle devinait le complot que le créole avait ourdi autour d'elle.

Il la saisit encore par le bras et voulut la forcer à se rassoir. Elle résista, mais elle n'eut pas la